

“ Vicomte Georges de Grancey, 27 ans, né à Amboise (Indre-et-Loire). ”

Et dans la colonne réservée à la nomenclature des papiers déposés elle nota :

“ Un acte de naissance. Une carte d'électeur datée de 1887. ”

Le pseudo-vicomte aurait eu grand besoin de remonter sa garde-robe, réduite à sa plus simple expression.

Tous les vêtements qu'il possédait il les portait sur lui.

Il ne voulait pas se démunir d'argent, mais cependant il fallait faire l'indispensable.

Ainsi quelque peu recalé, et n'ayant dépensé qu'une soixantaine de francs, il pensa à se rendre à Champigny au numéro 9 de la rue Bretigny.

C'est là, si le délire de l'ancien capitaine de fédérés n'avait pas menti, c'est là que Servais Duplat avait caché des billets de banque et des papiers précieux, et que par conséquent le ci-devant forçat trouverait les premiers fonds qui devaient lui servir à jeter les fondements de la fortune qu'il rêvait.

Georges de Grancey, nous appellerons désormais de ce nom notre personnage, Georges de Grancey, ne connaissait nullement le pays vers lequel il allait se diriger pour retrouver la maison indiquée par Duplat.

Il savait seulement qu'on pouvait se rendre à Champigny par le chemin de fer de Vincennes.

A la gare, il se renseigna.

Les indications furent précises. Champigny était une des stations de la ligne.

Il partit par le train de dix heures quinze, fumant un cigare de dix centimes et se disant :

—J'arriverai là-bas en flaneur, en amateur... je déjeunerai dans un caboulot, je me ferai indiquer la rue Bretigny, et c'est en faisant une petite promenade digestive après mon repas que j'irai reconnaître si la maison se trouve toujours à sa place et si elle est habitée ou déserte...

En route, dans le compartiment où il se trouvait seul, le forçat libéré ouvrit son portefeuille et relut les notes inscrites par lui sur ses feuillets, phrases complètes et mots sans suite prononcés par Servais Duplat dans son délire à l'hospice de Nouméa.

Il n'avait rien omis.

Voici ces notes :

“ Champigny, sous le figuier, dans une bouteille, quatorze mille francs en billets de banque. Gilbert Rollin me payera les cent cinquante mille francs qu'il me doit, ou sinon je le conduirai dans la cave de la rue Servan... C'est Merlin qui m'a volé tout cela en me dénonçant. Rue de Bretigny... numéro 9... Palmyre... à l'angle du jardin... Champigny... Gilbert Rollin... ”

De Grancey eut un sourire.

—Il faudrait que j'aie une guigne vraiment invraisemblable, murmura-t-il, si avec tout cela je n'atteins pas mon but et si je ne viens pas à bout de décrocher adroitement la timbale.

Arrivé à la station de Champigny, le jeune homme descendit du train et, après avoir questionné un employé complaisant (ils sont rares, mais il y en a), il s'engagea sur la route conduisant au village et fit halte en face de la première guinguette qu'il rencontra.

C'était un petit cabaret champêtre, absolument modeste, que la seule clientèle du pays faisait vivre, ou du moins empêchait de mourir tout à fait.

Il y commanda un déjeuner bien simple, une omelette, une côtelette, du fromage et une bouteille de vin blanc.

Après avoir pris une tasse de simili-café et dégusté un petit verre de pseudo-cognac, il causa avec le patron de l'établissement.

Il n'avait à demander qu'un seul renseignement.

Où était située la rue de Bretigny ?

On le lui expliqua.

Le jeune homme paya sa dépense, alluma un nouveau cigare et suivit la direction indiquée.

Il nous paraît superflu de dire que depuis dix-sept ans écoulés Champigny était bien changé.

Les maisons crevées par les obus prussiens avaient été reconstruites.

Les terrains jadis réservés à la culture avaient été morcelés, vendus par lots, et là où poussaient jadis des moissons ou des légumes s'élevaient de petites maisons à demi cachées déjà par des arbres d'agrément ou de rapport.

Les cicatrices résultant des projectiles allemands ou français avaient disparu sous le travail des maçons.

C'est à peine si sur le plâtre écaillé et lépreux de quelques vieilles constructions mal entretenues on voyait encore les sillons creusés profondément par les balles.

L'enseigne d'un marchand de tabac et celle d'un marchand de vins conservaient seules, bien apparentes, et cela était voulu, les traces des combats de 1870.

La carotte du marchand de tabac était percé de part en part à dix endroits différents.

La plaque grinçante du marchand de vins sur laquelle on distinguait à peine les formes vagues d'un cheval blanc dressé sur ses jambes de derrière, était également trouée comme un écumoire.

Elle semblait avoir servi de cible à d'infatigables tireurs.

L'ancien pensionnaire de Nouméa suivit la rue de Champigny, l'artère principale du village, conduisant à Joinville-le-Pont d'un côté et à Chennevières-sur-Marne de l'autre.

XX

—La première rue à gauche avant d'arriver au pont du chemin de fer... avait-on dit au pseudo-Grancey.

Il marchait sans hâte, comme un promeneur déjà fatigué par une longue course, mais l'œil au guet.

Enfin il aperçut la plaque indicatrice scellée dans le mur et désignant la rue de Bretigny.

Au bout de cette rue, dans le lointain, apparaissait une côte ombragée de grands arbres et descendant en pente douce jusqu'au cours sinueux de la Marne.

Tournant à gauche, de son même pas égal et lent, il suivit la rue dont l'aspect n'avait presque point changé depuis l'année 1871.

C'était toujours le coin triste et solitaire où Servais Duplat s'était réfugié chez Palmyre après la Commune.

Interrogeant du regard les plaques des maisons portant des numéros impairs, l'ancien forçat arriva en face du numéro 9.

Là, tout se trouvait dans ce complet désordre qui caractérise les propriétés abandonnées.

Les palissades qui jadis clôturaient le jardin avaient presque complètement disparu.

La haie d'épines qui doublait intérieurement ces palissades était morte de vieillesse.

Sur l'un des montants de la porte vermoulue se trouvait cloué un écriteau portant cette inscription presque effacée par les pluies :

PROPRIÉTÉ A VENDRE

La maison ne tenait plus debout.

Les murailles se lézardaient.

De nombreuses tuiles manquant au toit laissaient voir en maint endroit la charpente près de s'effondrer.

Bref, ce n'était point une maison habitable, mais une ruine bonne à jeter bas.

Dans l'angle formé par les murs, derrière la ruine que nous venons de décrire, Georges de Grancey aperçut les rameaux verdoyants d'un arbre dont les touffes épaisses débordaient de sève et de vie.

—Ce doit être le figuier dont Servais Duplat parlait sans cesse dans son délire... murmura-t-il. C'est au milieu de ses racines que se trouve la bouteille cachée par l'ex-communard.

Après un temps d'arrêt il se remit en marche et se trouva bientôt dans les champs, coupés de jardins bien entretenus et de coquettes habitations semblant de construction récente.

Çà et là des échafaudages annonçaient des maisons nouvelles, dont les fondations sortaient de terre.

L'ancien clerc d'avoué, possédant un cerveau fertile en expédients de toutes sortes, et sachant prendre promptement une résolution, avait en quelques secondes combiné le plan qu'il se promettait d'exécuter la nuit prochaine.

—Il me faudra des outils et de la lumière, ajouta-t-il pour compléter sa pensée.

Et il se dirigea vers les maisons en construction que nous venons de signaler.

Le faux Grancey s'assit sur l'herbe, à l'ombre d'un massif d'arbustes, et se mit à examiner ce que faisaient les travailleurs si fort absorbés dans leur besogne.

Pendant que les maçons édifiaient les murailles en entassant moellons sur moellons, deux terrassiers défonçaient le sol, creusaient des tranchées prêtes à recevoir de jeunes plantations, et débarrassant le terrain des nombreux cailloux mêlés au sol.

Leurs instruments consistaient en bèches, en pelles et en pioches.

Aucun de ces détails n'échappait au guetteur silencieux.

Il resta longtemps à son poste d'observation.

Sept heures sonnèrent.

Maçons et terrassiers abandonnèrent alors leur travail, laissant à la place où ils se trouvaient les outils dont ils venaient de se servir.

A sept heures, il faisait encore grand jour.

Ceci n'empêcha point un des ouvriers d'accrocher une lanterne à un piquet planté dans un tas de moellons et d'en allumer la mèche.

Cette petite opération achevée dans le but d'éviter de revenir un peu plus tard, tous disparurent.